

Beyrouth : espace urbain et textuel**Beirut: urban and textual space****Meriem BOUGHACHICHE*¹**¹ Département des Lettres et Langue Française,

Université Frères Mentouri Constantine I

boughachiche.meriem@yahoo.fr

Reçu le:01/11/2021

Accepté le:22/12/2021

Publié le: 31/12/2021

Résumé

Cet article se propose d'interroger le rapport à la ville à travers l'analyse du discours. Des paradigmes de la représentation de la ville de Beyrouth seront étudiés à l'instar de quelques œuvres (romans, essais, dictionnaires et témoignages) où Beyrouth est à la fois objet et sujet d'écriture : espace urbain, il est aussi et surtout sémiotique. Intimement lié à l'Histoire, le rapport à la ville de Beyrouth ne peut se concevoir hors du passé historique et de l'évolution de la société à travers le temps. De ce fait l'analyse des variations langagières dans l'espace urbain beyrouthin repose sur la lecture des facteurs socio-historiques qui proposent autant de clés d'interprétation possible.

Mots-clés : La ville de Beyrouth-Représentations sociales -Plurilinguisme-Interférences linguistiques- Libanisme-Analyse du discours.

Abstract

This article proposes to question the relationship to the city through the analysis of the discourse. Paradigms of the representation of the city of Beirut will be studied like some works (novels, essays, dictionaries and testimonies) where Beirut is both object and subject of writing: urban space, it is also and above all semiotic.

Intimately linked to history, the relationship to the city of Beirut cannot be conceived outside of the historical past and the evolution of society over time. As a result, the analysis of language variations in the Beirut urban space is based on the reading of socio-historical factors, which offer as many keys to possible interpretation.

Keywords:

¹ *Auteur correspondant/ Meriem Boughachiche

The city of Beirut-Social representations-Multilingualism-Linguistic interferences-Lebanonism-Discourse analysis.

1. INTRODUCTION:

La ville de Beyrouth, comme toutes les villes, a de tout temps intrigué historiens, religieux, architectes, artistes, écrivains et même sociolinguistes. Et dans tous les discours, il s'agit surtout d'un espace comme géographie urbaine et identité méditerranéenne.

Observations et curiosités issues de voyages et de contacts avec des Beyrouthins sont à l'origine de ce sujet à travers une lecture de corpus littéraires sur la ville, lecture qui ne manque pas de mettre en lumière des épisodes historiques, des faits culturels et bien évidemment des phénomènes sociopolitiques et linguistiques.

La problématique est ainsi centrée sur la dialectique des relations de la ville avec l'homme à travers le cas des Beyrouthins et de leur patrimoine culturel et linguistique en interrogeant la conception des écrivains, journalistes, intellectuels et universitaires beyrouthins dans des écrits témoignant de l'attachement et de la rupture entre l'individu et l'espace dans lequel il évolue : identité, perte du lien avec la ville, dépossession de soi, privation de repères, marginalisation, exclusion, aliénation et souffrance. D'autre part c'est la réconciliation avec cet espace qui occupe aussi le devant de la scène puisque Beyrouth est, malgré tout, un lieu à reconstruire, une mémoire à réhabiliter et une humanité à restaurer.

Ainsi, et avec tant de facettes et d'apparences contradictoires, Beyrouth est bien l'objet de récits et essais : ville d'Orient ou d'Occident, musulmane ou chrétienne, ancienne ou moderne ? Autant d'interrogations traversant des discours protéiformes sur la ville de Beyrouth.

En effet, Beyrouth entre passé et présent est l'une des thématiques les plus répandues dans tous les discours depuis longtemps. Représentée avec intérêt ou dédain, mise en valeur ou passée sous silence, elle est porteuse d'un héritage historique où se mélangent des peuples et des

cultures. Elle appartient à un patrimoine culturel considéré comme le reflet et l'expression des valeurs des peuples, de leurs croyances, de leurs savoirs et traditions.

En réalité et dans leur écrits, les auteurs semblent avoir un seul mot d'ordre partant de cette sentence : « *Savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va* ». Car connaître la ville permet de s'insérer dans une Histoire et dans une continuité, c'est découvrir, s'appropriier les passés ignorés et les faire découvrir. La reconnaissance du patrimoine urbain, justement, semble être la devise dans les différents discours sur la ville de Beyrouth notamment en littérature où l'écrivain pose certes un diagnostic dans sa conception urbaine à travers une vision à la fois objective et savante ; mais aussi et surtout fantasmagorique relevant de sa propre catégorie de pensée et renvoyant à son imaginaire. L'écrivain analyse ainsi les méandres du discours du pouvoir quant à une politique de la ville, discours non privé d'ambigüités.

Parallèlement les témoignages des écrivains permettent d'expliquer et d'interpréter la variation linguistique à Beyrouth et des processus de changements approchés dans la perspective de l'anthropologie du langage traitant essentiellement des représentations sociales, des stéréotypes et des attitudes sociolinguistiques liés aux variétés de l'arabe dialectal et du plurilinguisme les plus répandus à Beyrouth.

Beyrouth, lieu et concept

Beyrouth est d'abord la ville qui rassemble et intègre, même en dehors de circonstances et fêtes religieuses, familles et amis appartenant à différentes communautés. C'est le Beyrouth convivial, le Beyrouth de la Méditerranée : une coexistence harmonieuse de la ville et de la mer comme les autres villes Marseille, Tanger, Oran, Alexandrie, Lattaquié, les îles grecques...

Beyrouth est l'emblème d'un « *âge où les hommes de toutes origines vivaient côte à côte dans les Echelles du Levant et mélangeaient leurs*

langues ». ² Elle est également « *Ville ambiguë et riche de ses ambiguïtés* ».

³ Un fin connaisseur du Liban, le ministre belge Paul Zeeland, aurait déclaré un jour : « *Comment voulez-vous réformer l'économie d'un pays où même les fruits ont une religion, la pomme étant maronite, la vigne catholique, l'olive orthodoxe, l'orange sunnite, le tabac chiite et la figue druze ?* ». ⁴

L'identité beyrouthine, d'un esprit certes urbain, est fortement attachée à la campagne et nostalgique de la montagne libanaise. La notion du citadin intellectuel comme cultivateur, comme un paysan fier de la campagne, est très présente comme le laisse apparaître ce témoignage d'Alexandre Najjar :

Je suis né à Beyrouth, j'ai vécu à Beyrouth, je travaille à Beyrouth, je vote à Beyrouth. Cela crée des liens. Est-ce à dire que j'appartiens à la capitale libanaise ? Rien n'est moins sûr. Au Liban on appartient à des villages, à de petites villes (...) à moins de faire partie d'une vieille famille orthodoxe ou sunnite profondément enracinée dans la capitale. ⁵

Pour sa part, Amine Malouf raconte que lors de ses premières années en France il ne manquait pas d'étonner ses amis français en leur posant la question : « *De quel village êtes-vous ?* » comme il le faisait au Liban.

Mais l'émergence de la grande bourgeoisie commerçante, suivie des années de guerre 1974-1990 avec la ligne de démarcation *Beyrouth Est et Ouest* relevant d'une catégorie politique étrangère à l'histoire et à la structure mentale d'une Beyrouth conviviale, vont ébranler les relations: Beyrouth devient le théâtre où des identités cherchent violemment à se définir oubliant un passé glorieux multiculturel, cosmopolite et hybride.

² Amine Maalouf. *Les Echelles du Levant*. Paris : Grasset, 1966.

³ Salah Stétié. *Liban pluriel, essai sur une culture conviviale*. France : Groupe Naufan, 1994. PP. 17-18

⁴ Alexandre Najjar. *Dictionnaire amoureux du Liban*. Paris : Plon, 2014 ? P. 328

⁵ Ibid. PP. 94-95

Commence alors un long épisode de déception : après la reconstruction du *Centre-ville*, certains lieux ont été complètement bannis de la mémoire, ensevelis et enterrés avec tous ceux qui les fréquentaient. Toute une culture change aussi : l'utilisation du balcon dans la ville (jadis salle à manger au printemps et en été, lieu pour recevoir les invités, où prendre un café...) sert désormais à planter des fleurs, espace fermé pour agrandir la demeure avec l'encombrement de la circulation et la pollution ou alors pour ne pas s'exposer aux regards des passants et des voisins.

De même, l'image idéalisée du portefaix du Souk transportant le gros fardeau sans accompagnement et sans surveillance a disparu : ces gens honnêtes qui assument leur condition de travailleurs de dernier rang sans en vouloir à des gens d'une autre condition n'existent plus ayant été remplacés par les chariots des supermarchés et les techniques sophistiqués sans âmes.

Le tarbouch, ce couvre-chef, considéré comme objet précieux et souvenir d'un temps de dignité et de respect, objet irremplaçable pour la majorité dans les années 50, n'existe plus.

L'on assiste aussi à des rues aménagées marquant la fin tragique des chefs d'œuvre de la nature en coupant les arbres géants des figues sauvages et des néfliers jadis partout présents près des demeures.

Les résidences beyrouthines à triples arcades vitrées et à toit en tuile, baie palladienne inspirés du style vénitien, la pierre jaunâtre, rocheuse centenaire qui brodait le trottoir sont remplacées par des bordures en béton, les édifices ocre aux murs crénelés leur donnant l'apparence d'un château sont de plus en plus rares, les abadayet et les vieux artisans disparaissent... bref une capitale qui perd sa mémoire, une mémoire faite d'une symphonie de peuples, de religions et de langues, sa beauté et sa diversité, en somme une identité arrachée semble habiter l'âme de toute la ville.

Si on se plaint d'un Beyrouth fortement ruralisée, la faute est à la politique de la ville qui n'a pas su gérer la situation considérant les ruraux comme différents des citadins, comme étrangers et marginaux provoquant frustration, exclusion et agressivité, eux aussi n'ont pas su s'y intégrer

culturellement mais cela n'a pas vraiment touché les relations humaines, c'est pendant la guerre civile que les rapports entre Libanais ont réellement éclaté.

Dans leurs témoignages, les Beyrouthins manifestent leur désenchantement de ne plus voir l'esthétique d'une Beyrouth méditerranéenne avec de nouvelles constructions anarchiques, immeubles mal conçus, parfois inachevés « *Meurtrie par les évènements des dernières années, reconstruite à la hâte et sans plan directeur, double victime de la guerre et de la spéculation immobilière, Beyrouth, ancien fleuron de la Méditerranée offre aujourd'hui le spectacle d'une ville chaotique, bruyante, encombrée de voitures, dépourvue de charme* », écrit Alexandre Najjar.⁶

Même constat pour Beyrouth comme espace de culture : Hamra, rue mythique emblème d'un passé glorieux était un lieu de rencontre des intellectuels libanais et arabes dans des cafés. Les universités, les bouquinistes et les foyers culturels désertent la ville au même titre que les marchés, lieux de rencontre, remplacés par des boutiques de luxe sans rapport relationnel et humain, rues où des vigiles surveillent les immeubles de bureaux pour hommes d'affaires fortunés...décor d'un théâtre sans âme.

De surcroît, la rue envahie et agressée par les affichages religieux marquant une ségrégation confessionnelle ainsi que d'autres affiches publicitaires de nature commerciale, autant de phénomènes fortement gênants auxquels s'ajoute la répartition des rues comme celle de la rue étatique, incarnation de la puissance du pouvoir en place.

Malgré les prouesses d'urbanisme et de modernité qui ont comme même restauré et protégé quelques vestiges, le rapport humain à la ville n'est plus le même : Beyrouth n'est plus Beyrouth, victime un ennemi officiellement non connu mais bien identifié dans les menaces, les attentats, les agressions et les comportements.

⁶ Op cit P.96.

Beyrouth, motif littéraire de réécriture

La ville est représentée à travers le regard original des écrivains pensant et rêvant l'espace urbain, décryptant l'organisation apparente de la ville, un parcours saisi entre le réel et l'imaginaire tout en étant conscients des enjeux historiques.

Au gré de ses pérégrinations, le lecteur errant traverse une ville polymorphe. Aux références picturales se mêlent des références littéraires contribuant à l'inscription de la ville parcourue dans un imaginaire urbain et artistique. C'est entre euphorie et dysphorie que Beyrouth est représentée entre une approche positive et négative : ville aux mille paradoxes, une métropole orientale et moderne avec ses 18 communautés confessionnelles suscitant curiosités et émerveillement :

- Ville économique, ville de communication, réelle, Beyrouth est anthropomorphisée : la métaphore corporelle féminine dans l'imaginaire des écrivains est omniprésente.

-Beyrouth est intégrée à un paradigme mythique : incarnation du passé phénicien, l'image du phénix renaissant de ses cendres-un mythe de la résurrection-, Beyrouth est aussi représentée comme la ville vampire ou la morte revenante.

-Réinterprétée sous le prisme spirituel : ville pécheresse ou céleste à travers les lieux saints et leur symbolique.

-Le tropisme solaire, émanation d'une lumière divine qui fascine, une forme de rédemption : elle est rassurante et salutaire.

Telles sont donc quelques-unes des représentations de la ville de Beyrouth appartenant à divers imaginaires socio-culturels des écrivains dans leurs poétiques de la ville.

Du point de vue linguistique, le libanais a subi l'influence de plusieurs langues étrangères intégrant dans son lexique des mots dont l'étymologie renvoie :

- à l'italien (en raison des relations commerciales entre les deux pays) : « tawlé » table qui vient de tavola, « fatoura » facture qui vient de fattura, antika antiquité de antica...,
- mots d'origine syriaque : « telmiz » élève, « hecheri » curieux, « mfachkal », désordonné...
- d'autres issus de l'espagnol : « sobbat » chaussure, déformation de zapata (semelle),
- ou du grec : « satel » seau dérivé de sitla,
- du persan : « fenjane » tasse, « takht » lit, « batenjane » aubergine...,
- et ottoman (les Ottomans occupèrent le pays pendant quatre siècles) : « mohafez, baladiyé, bey, pacha, effendi, chawarma, bouz (bouche), jazma (botte) » chakouch (marteau)... ». Et d'autres mots existent mais il est impossible de déterminer l'origine exacte.

En fait l'atmosphère multi dialectale a toujours régné : des variétés dialectales non beyrouthines parlées, celles, par exemples des nourrices, femmes de ménages originaires de la montagne avec des expressions typiquement « montagnardes » ou alors une coloration dialectale, celle druze faisaient partie du bagage langagier beyrouthin.

Le processus de mobilité sociale donne lieu à un nouveau caractère sociolinguistique : certaines classes sociales quittent leurs quartiers d'origine devenus populaires.

L'exode rural par la descente des habitants de la montagne (pour la plupart des maronites occupant l'est capital) se caractérise par des changements linguistiques touchant la façon de parler.

Mais il semble que dans les années 50-60 ces changements n'ont pas divisé les Libanais. Par exemple dans le milieu étudiantin mixte (multirégional et hétérogène) les différents dialectes se heurtaient sans problèmes bien qu'une appartenance à une collectivité citadine beyrouthine soit toujours privilégiée.

Appartenance spatiale et linguistique

Pour déterminer une telle appartenance, il faudrait décrire et interpréter les systèmes des représentations sociolinguistiques à Beyrouth : le parler « beyrouthin », opposé aux dialectes et modes d'expression des habitants des autres régions du Liban, et une représentation du parler de la nouvelle génération. L'examen de ces différents types de représentations sociolinguistiques s'illustre par quelques exemples tirés des témoignages d'écrivains.

C'est à partir de 1974 que le problème des identités régionales commencent à se faire sentir par une atmosphère sociopolitique avec une tendance à étiqueter tout le monde : Beyrouth coupée en deux : l'est (chrétien) l'ouest (musulman) et donc tout commence à changer du point de vue de la région habitée, de l'appartenance à une communauté religieuse et même de l'utilisation d'une certaine variété dialectale au sein du parler arabe.

Tout d'abord, ceux qui se réclament d'une identité beyrouthine sont les membres de deux communautés confessionnelles : les sunnites et les grecs-orthodoxes par opposition aux chiites et maronites. Il s'agit de l'appartenance à la ville de Beyrouth et du point de vue linguistique Basta et d'Achrafiyeh construisent leur identité linguistique en opposition aux « villageois » et « montagnards » à travers, par exemple, un marqueur linguistique de la réalisation ouverte des phonèmes /ā/ et /a/ opposée à l'*imāla*, celle fermée propre aux autres groupes.

La prononciation est ainsi une forme de distinction pour montrer qu'ils sont chics par leur parler par opposition à une certaine grossièreté marquant l'appartenance aux classes « populaires » : ils disent /mbāreḥ mbāreḥ/ alors que les autres le prononcent/ mbēriḥ mbēriḥ).

En effet, les Beyrouthins font savoir, par leur prononciation, qu'ils sont différents, qu'ils sont habitants de Beyrouth. Mais les autres groupes les voient comme des snobs. Les variantes ouvertes étaient perçues comme l'usage des classes supérieures, tandis que les variantes fermées ont reçu un prestige latent de la part des locuteurs originaires de la montagne.

L'opposition entre les parlers « beyrouthin » et « montagnard » est aussi illustrée dans l'exemple (abyaḍ)/- avec une aperturage exagéré des voyelles.

La réalisation de la voyelle ouverte est expliquée par l'influence de l'arabe littéraire, les Beyrouthins rapprochent leur parler de l'arabe littéraire dotant le dialecte d'un certain prestige par la variante ouverte comme marque d'origine locale alors que la variante fermée est à l'origine propre aux habitants du Mont-Liban. Mais cette variante ouverte est qualifiée de « trop littéraire », donc une marque de snobisme.

Quant aux jeunes, ceux-ci donnent des qualificatifs au parler beyrouthin : langue « douce », « tendre », « facile », « légère » n'hésitant pas à la comparer au français illustrant la proximité du libanais au français et sa distance avec l'arabe.

Les habitants chiites sont stigmatisés à la fois pour leurs origines villageoises et pour leurs parlers contrairement aux sunnites. Il y a les chrétiens beyrouthins, des grecs-orthodoxes opposés aux maronites.

C'est aussi lié au stéréotype communautaire, présent à Beyrouth, qui consiste à qualifier le secteur Est de territoire « chrétien » et celui de l'Ouest de « musulman ». Dans cette catégorisation binaire de la société les différences des usages langagiers sont de plus en plus fréquentes et affectent les relations : « *Et l'on se rappelle dramatiquement les effets meurtriers du mot « banadoura » prononcé « bandoura » (avec chute de la voyelle de la deuxième syllabe) par des palestiniens, c'est-à-dire des non Beyrouthins voire des non Libanais cette fois-ci !* », écrit Nader Srage.⁷

⁷ Professeur de linguistique au département de Langue et Littérature arabe à l'Université libanaise. Membre de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle (SILF) et membre du comité exécutif de l'Union des Traducteurs Arabes. *Dialogue des langues*. Paris : L'Harmattan, 2003, p. 30.

En outre, avec la montée des intolérances, le dialecte est ciblé et le Beyrouthin est souvent mal jugé en raison de la prononciation. Nader Srage se rappelle d'une anecdote d'un élève beyrouthin incapable d'épeler correctement le mot Pyjama avec ses trois syllabes consécutives sans substituer la première « py » par « ba », et la troisième « ma » par « mai » pour avoir « bajāmai » suivant la prononciation adoptée dans son dialecte d'origine. Cette tendance à se moquer du parler beyrouthin atteint son apogée pendant la guerre civile et l'humour blanc ou noir qui y régnait en dit long sur les rapports éclatés entre Libanais. À ce propos Nader Srage explique :

Si toute identité se définit comme étant une construction, la mienne a pris son élan à partir du moment où j'ai eu conscience de mon appartenance à Beyrouth qui m'offrait l'aspect d'une ville arabe moderne au caractère cosmopolite. Cette prise de conscience n'aurait pas eu lieu sans l'apport des méthodes d'analyse linguistique et sociologique.⁸

Quant aux libanismes, Alexandre Najjar souligne qu'ils n'ont pas réussi à se trouver une place dans les dictionnaires de langue française, contrairement à certains mots en usage au Québec, en Belgique, en Suisse ou aux Antilles... :

Pourquoi cet ostracisme ? Parce que les libanismes sont plutôt des erreurs de langage ou des fautes dues à une traduction littérale de l'arabe et ne représente pas vraiment un enrichissement pour la langue de Molière, déjà assez malmenée comme ça. Parmi les libanismes les plus répandus : « fais-toi voir » (pour signifier renvoyons nous), traduction de l'arabe Khalina nchoufak, « Il est brave à l'école » (pour dire : il travaille bien), « crier ou rire sur quelqu'un » par analogie avec l'arabe avec ayaat aw déhék aalé, « je quitte » pour dire je m'en vais... « Trois heures et demi

⁸ In « Byrouth de tous bords ». *Lectures multiples de la ville de Beyrouth*. Ouvrage collectif dirigé par Najat Salibi-Tawil. Beyrouth : 2010, p.113.

cinq » au lieu de « trois heures trente cinq »...Ces écarts ne sont pas bien graves : ils sont devenus tellement courants dans la société libanaise que même les puristes ne s'en émeuvent plus !⁹

Quant au plurilinguisme, celui-ci se porte bien et a encore de beaux jours par la présence des universités françaises et celles américaines et ce depuis longtemps et leur cohabitation avec les autres institutions comme l'Université arabe de Beyrouth. Car en effet, pses dimensions inter et transculturelles, le plurilinguisme se révèle comme une des réponses aux diverses formes d'hégémonie politique, culturelle et économique garantissant la diversité en assurant le processus dynamique des langues et leur interaction par la créativité et la paix.

La ville de Beyrouth est appelée à la fois « Mdini », « centre-ville » et « down town ». Le français, deuxième langue après l'arabe, est réputé langue difficile ou langue de salon mais tient toujours sa place au lieu d'être supplanté par l'anglais considéré comme la langue de la communication et des affaires.

Des mots français comme bonjour en réponse on dit « bonjourayn ! » « deux bonjours » rime avec « Ahlan et Ahlayn » en arabe. D'autres mots devenus très courants dans le parler beyrouthin mètre « mitr », carton « cartoun », d'autres mots arabisés ou déformés : « avantajé » est issu de « avantageux » (personne qui veut se montrer à son avantage », « charmouta » pour évoquer une prostituée vient du français charmante...

Les jeunes beyrouthins ont tendances à se tourner vers deux langues jugées séduisantes et utiles : le français et l'anglais employant l'alphabet latin dans leurs courriels et SMS en arabe : « *une romanisation ayant pour conséquence de marginaliser l'alphabet arabe* », écrit Alexandre Najjar op.cit.491.

⁹ Op cit. P. 494.

Force est de constater que les Libanais, tout comme les Maghrébins, mêlent dans la même phrase l'arabe, le français et l'anglais donnant ainsi des formules risibles du style : « Hi, kifak, ça va ? ». Ce métissage linguistique montre bien cette cohabitation des langues dans la vie quotidienne dans toute sa spontanéité.

Il semble donc que l'appartenance linguistique et identitaire beyrouthine est pleinement assumée à travers la diversité linguistique entre passé et présent comme le souligne bien Alexandre Najjar : « *Toujours est-il que ce trilinguisme apparaît aujourd'hui comme la meilleure garantie d'une cohabitation pacifique entre la langue de Molière et celle de Shakespeare au pays du cèdre* »¹⁰.

Liste Bibliographique

Œuvres littéraires

1. NAJJAR, A. (2005). *Le Roman de Beyrouth*. Plon, Paris.
2. NAJJAR, A. (2014). *Dictionnaire amoureux du Liban*. Plon, Paris.
3. MAALOUF, A. (1966). *Les Echelles du Levant*. Grasset, Paris.
4. MAALOUF, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Grasset, Paris.

Ouvrages de référence

5. BELMIHOUB, S. (2018). Pourquoi nos Etudiants ne Parlent-ils pas Français? Why our students do not speak French? *Revue Traduction et Langues*. 20 (1), 223-237.
6. Benyagoub, L., & Bouhania, B. (2020). The Behaviour of the Schwa in the Saoura Spoken Arabic (schwa Epenthesis and Deletion). *Traduction et Langues* 19(1),75-100
7. CALVET, L-J. (1994). *Les voix de la Ville. Introduction à la sociolinguistique*. Payot.

¹⁰ Op.cit, P. 327

8. Djomeni, G-D. (2021). Local Languages Dynamics During COVID-19 Times in Cameroon. *Revue Traduction et Langues* 20 (2), 111-119.
9. Colloque international pluridisciplinaire. (2010). *Lectures multiples de la ville de Beyrouth*. Ouvrage collectif dirigé par Najat SALIBI-TAWIL. Beyrouth,.
10. DAVIE, M. F. (1997). Beyrouth-Est et Beyrouth-Ouest : territoires confessionnels ou espaces de guerre. In M. F. Davie, *Beyrouth. Regards croisés* (pp. 17-49). URBAMA, Tour.
11. N'Guessan, K-L. (2021). L'Adjectif Substantif et Aspects de la Définitude dans l'écriture de Kourouma. *Revue Traduction et Langues*
12. SRAGE, N. (1997). *Étude sociolinguistique du parler arabe de Moussaytbé*. Publications de l'Université Libanaise.
13. SRAGE, N. (2003). *Dialogue des langues*. L'Harmattan, Paris.
14. STETIE, S. (1994). *Liban pluriel, essai sur une culture conviviale*. Groupe Naufan.
15. Taddarth, A_. (2019). Changing Pre-service Teachers' Beliefs About Oral Corrective Feedback Through A Training Course. *Traduction et Langues* 18(2), 6-40